

geurs, et connaissant le danger de ces chemins ensevelis continuellement sous les avalanches, sont allés placer aux endroits les plus périlleux des asiles hospitaliers.

Saint-André d'Exalade, Saint-Michel de Cuza, Saint-Antoine de Frédélas, Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Martin de Canigou, Saint-Paul, Saint-Savin, voilà des couvents, des abbayes, des prieurés qui témoignent de leur importance par les ruines de leurs établissements et de leurs sanctuaires. Mais, outre les couvents qui recevaient les marchands et les ouvriers en voyage, il y avait dans les endroits les plus dangereux des quantités d'asiles desservis par des compagnies religieuses d'hospitaliers, l'hospice de Luchon, l'hospice de Venasque, etc., etc.

Comme il était doux ici d'être moine, nous dit un célèbre publiciste : c'est en de tels lieux qu'on comprend le saint livre de l'Imitation. Pour une âme délicate et noble, en ces temps de trouble et de violence, oh ! comme un couvent était un précieux refuge !

A l'entour, quel horrible monde ! un gouvernement sans principes, un peuple matériel ; des lettrés, des philosophes blasés et corrompus, l'abandon de toute sainte tradition, le désespoir ; nul souvenir de bien, nul espoir de mieux. Qu'il est doux alors de renoncer à l'action, à la société, à la parole, de se cacher, d'oublier toutes les choses extérieures et d'écouter dans la solitude les voix divines qui, semblables à des sources recueillies, murmurent pacifiquement au fond du cœur.

Pendant que la nature solitaire déploie ses admirables grandeurs, la sainte retraite est dans la prière. Les chants des moines bourdonnent vaguement dans la chapelle ; puis leurs pas mesurés bruissent dans les hauts corridors. Chaque jour les mêmes heures ramènent les mêmes impressions et les mêmes images. L'âme se vide des idées mondaines, et le rêve divin qui commence à couler en elle amasse peu à peu le flot silencieux qui va l'emplier.

Loin d'ici la science et les livres ; ils tarissent ce flot au lieu de l'accroître. Tant de mots n'augmentent pas la paix et la tendresse intérieure. "Le royaume de Dieu n'est pas dans les discours, mais dans la piété."

Ce n'est pas l'œuvre des livres, mais l'attrait de la grâce divine, "c'est elle qui enseigne sans bruit de paroles, sans confusion de sentiments, sans faste d'ambition, sans combats d'arguments." Une lumière perce, et tout d'un coup les yeux voient comme une nouvelle terre et un nouveau ciel.

Les hommes du siècle n'aperçoivent dans les événements que les événements eux-mêmes ; le solitaire découvre derrière le voile des êtres la présence et la volonté de Dieu. C'est Lui qui, par le soleil, échauffe la terre, et par les pluies la rafraîchit. C'est Lui qui soutient les montagnes et les enveloppe, au soleil couché, dans le repos de la nuit. Le cœur sent partout, autour des choses et dans l'intérieur des choses, une bonté immense, comme un vague océan de clarté qui pénètre et anime le monde ; il s'y confie et s'y abandonne comme un enfant qui, le soir, s'endort sur les genoux de sa mère.

Cent fois par jour les choses divines lui deviennent palpables. La lumière ruisselle dans la brume matinale aussi pure que le front de l'enfant ; les étoiles luisent comme des yeux célestes, et là-bas, quand le soleil tombe, les nuages s'agenouillent au bord du ciel comme le cœur enflammé des séraphins.

Dieu nous enveloppe, et il ne faut que nous abandonner à lui pour le sentir.

Mais il ne se communique pas seulement par les choses du dehors ; il est aussi en nous, et ses pensées sont nos pensées. Celui qui se retire en soi-même et qui n'écoute plus les nouvelles du monde, et qui efface de son esprit les raisonnements et les imaginations, et qui se tient dans le silence et la solitude, voit peu à peu s'élever en lui une pensée qui n'est pas la sienne, qui vient et s'en va sans qu'il le veuille ; pensée qui le ravit et l'enchant, comme ces paroles qu'on entend en rêve et qui endorment l'âme de leur chant mystérieux.

Elle écoute, et le ravissement est si grand, que l'âme oublie tout et n'aperçoit plus la fuite des heures ; toutes ses puissances s'arrêtent, et ses mouvements ne sont plus que les impressions d'en haut ; le Christ parle, elle répond ; elle demande, et Il enseigne ; elle s'afflige, et Il console. C'est ce que nous voyons au saint livre de l'Imitation : "Mon fils, je t'apprendrai maintenant la voix de la paix et de la vraie liberté.—Faites-le Seigneur comme vous le dites, il m'est agréable de vous entendre.—Cherche, mon fils, à faire plutôt la volonté des autres que la tienne. Préfère toujours d'avoir moins que plus. Cherche toujours la place inférieure et à être au-dessous des autres."

Un tel homme entre promptement dans la paix et le repos. "Seigneur, votre discours est bref, mais il contient en soi beaucoup de perfection. Il est petit en paroles, mais plein de pensées et abondant en fruits."

Que tout est languissant auprès de cette compagnie divine ! Comme tout ce qui en écarte est amer !

"Quand Jésus est là, tout est bien, et rien ne paraît difficile. Quand Jésus ne parle pas au dedans, toute consolation est vide ; mais si Jésus prononce seulement un mot, on sent une grande consolation. Que tout est aride et dur sans Jésus ! Qu'on est insensé et vain si

on désire quelque chose en dehors de Jésus ! N'est-ce pas une plus grande perte que de perdre tout l'univers ? Celui qui a trouvé Jésus a trouvé un grand trésor, bien plus, un trésor au-dessus de tout bien. Et celui qui perd Jésus perd plus qu'il ne peut supporter, et bien plus que tout l'univers. Celui-là est très pauvre qui vit sans Jésus, et celui-là est très riche qui est bien avec Jésus. C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et une grande science que de savoir retenir Jésus.

"Sois humble et pacifique, et Jésus sera avec toi. Sois dévoué et paisible, et Jésus demeurera avec toi. Mais tu le feras fuir et tu perdras sa grâce si tu te détournes vers les choses extérieures.

"Et si tu le perds, vers qui te réfugieras-tu, et qui chercheras-tu alors pour ami ? Sans ami, tu ne peux vivre ; et si Jésus n'est pas ton ami au-dessus de tous les autres, tu seras trop triste et abandonné.

"Voici mon Dieu et mon tout. Que veux-tu de plus et que puis-je désirer de plus heureux ? Mon Dieu et mon tout : cette parole est assez pour qui comprend, et la répéter souvent est doux pour qui aime."

Plusieurs moururent de cet amour, perdus dans des extases ou noyés d'une langueur divine. Ce sont les grands poètes du moyen âge et ce sont des saints.

Mais cette vie de solitude et de prière n'était pas une vie séparée entièrement de tous les intérêts humains.

Les couvents et les asiles étaient ouverts continuellement aux voyageurs, aux pèlerins, aux victimes de l'infortune, et s'ils voulaient passer leurs jours dans ces saintes retraites, ils ne le pouvaient qu'au prix d'obligations et de dévouements héroïques.

C'est ce que nous dit un grand poète :

#### LE PÈLERIN

Salut ! ô noirs sapins que les glaciers défendent !  
Temple contre l'homme abrité,  
Asile de vaincus, nos douleurs te demandent  
Ta sauvage hospitalité.

Ici je n'entends plus gronder comme une injure  
La voix des êtres que je hais ;  
Si je puis respirer ton silence, ô nature,  
Je serai guéri pour jamais.

Ici le jour rayonne, égal, tranquille et pur,  
Sur la vie et les choses,  
Et je vois du même oeil, du haut de mon azur,  
Les cyprès et les roses.

\* \*

#### LA CLOCHE DE L'HOSPICE

Voyageur errant, Le nuit te surprend, L'avalanche est proche. Entends-tu dans l'air, Vibrer un son clair ? Entends-tu la cloche ?	Elle dit qu'au désert Un cœur reste ouvert, Un toit qui protège ; Qu'en des lampes d'or Un feu brûle encor, A travers la neige !
--	---

\* \*

#### LE CHŒUR DES HOSPITALIERS

Viens ! il n'y a de paix que dans le sacrifice ;  
On trouve la douceur au plus amer calice.  
L'homme, tu le sais bien, n'excelle qu'à souffrir ;  
Mais il peut de ses maux faire sa joie intime,  
Quand il veut de son sang sauver une victime,  
Tu seras épargné dès que tu veux t'offrir.

Si nous avons si haut porté notre demeure  
Pour y prier sans cesse et préparer notre heure,  
Nous ne voulons pas vivre en un oisif orgueil ;  
Mais, comme l'aigle aux cieux planant ivre de joie,  
Notre amour y vola pour découvrir sa proie  
Et l'embrasser au loin d'un large coup d'oeil.

L'âme qui sait atteindre à la cime où nous sommes  
S'y rapproche de Dieu sans s'éloigner des hommes ;  
Elle est là pour descendre et monter tour à tour,  
Et des sommets parés de neige et de bruyères,  
Elle s'élance au ciel en gerbe de prières,  
Et revient sur la terre en victime d'amour.

UN PÈLERIN.

FIN

### NOTES SUR L'IRLANDE

(Suite)

#### IV

Suivant M. Walpole (1), il y eut cinq conquêtes de l'Irlande par les Anglais (2), mais les deux premières furent aussi nulles que les conquêtes de l'Angleterre par les Normands, en ce que les envahisseurs se fondirent complètement avec le peuple irlandais par leurs sympathies et leurs mariages. Le résultat des trois dernières, fut que les vainqueurs s'établirent en Irlande et commencèrent à former une population distincte.

(1) *Short history of the kingdom of Ireland from the earliest times to the union with Great Britain*, par Walpole. Harper, éditeur, New-York.

(2) La première conquête de l'Irlande par les Anglais fut faite par Henri II. Il divisa l'île en plusieurs seigneuries qu'il donna à ses favoris. Son fils Jean devint vice-roi du pays conquis.

Une carte des possessions anglo-normandes en Irlande, au treizième siècle, montre que les colons qui ont succédé à Strongbow occupaient à cette époque environ les deux tiers de l'Irlande et qu'ils y avaient introduit le système féodal.

Nous devons avouer ici que nous avons suivi la règle ordinaire en disant que les invasions dont nous venons de parler étaient anglaises, quoi qu'elles n'aient pas été faites par les Anglo-Saxons, sujets des rois anglais, mais par les Normands et les Angevins du continent.

La plupart de ces envahisseurs étaient pauvres et ambitieux. Aussi leur premier soin en arrivant en Irlande fut-il de se créer pour eux-mêmes des comtés et des seigneuries, de la même manière que les aventuriers qui suivirent Guillaume le Conquérant après sa conquête de l'Angleterre. La plus grande partie de l'Irlande fut donc divisée en comtés, et à une certaine date, il n'y avait pas moins de neuf princes normands exerçant les droits régaliens.

La plus puissante et la plus nombreuse des familles normandes de ce temps-là était celle des Geraldine, dont une branche est maintenant représentée par le duc de Leinster et l'autre par le marquis de Lansdowne (1), tandis que le chevalier de Kerry est un rejeton de la troisième. Le grand territoire intérieur d'Ormonde, ou Est-Munster, fut donné à la maison des Butler, dans le but de diviser le nord et le sud du territoire appartenant aux Geraldine, et de contrecarrer la grande influence de cette dernière famille. De Lacy obtint de son côté la province de Meath. Cette province passa définitivement à la couronne d'Angleterre et aux Talbot, comtes de Shrewsbury.

Le royaume de Connaught fut donné à la famille des De Burgh, ou Bourke, de laquelle descendent les marquis de Clanricarde et les comtes de Mayo. Les possesseurs du Connaught prirent en dernier lieu le titre de comtes d'Ulster. La plus grande partie de cette province cependant ne fut jamais subjuguée et demeura longtemps entre les mains des deux grandes familles des O'Neil et des O'Donnell qui y exerçaient les droits de souverains.

Les Normands vivèrent d'abord isolés dans leurs forteresses, mais ils ne tardèrent pas bientôt à se marier avec les filles des anciens chefs irlandais, auxquels ils donnèrent en retour leurs filles en mariage ; les enfants des chefs, suivant une coutume irlandaise, étaient élevés par les familles normandes. Les Normands employèrent les Irlandais comme domestiques et soldats, et firent alliance avec eux pour les défendre dans leurs querelles avec les Normands voisins.

Le résultat de ces rapprochements entre Irlandais et Normands fut que ces derniers perdirent peu à peu leurs habitudes, coutumes, etc. Ils laissèrent croître leurs cheveux longs, portèrent la moustache, et prirent le costume irlandais ; de plus ils apprirent la langue nationale et firent des lois. Et vers le milieu du quatorzième siècle ils étaient plus Irlandais que les Irlandais eux-mêmes. Un siècle et demi plus tard la seule partie de l'Irlande sur laquelle l'Angleterre exerçait quelque autorité, était un petit district autour de Dublin connu sous le nom d'*English Pale* ; et les "Anglais dégénérés," ainsi qu'on nommait les descendants des colons normands, s'étaient tellement fusionnés avec le peuple irlandais que plusieurs des barons normands avaient substitué à leurs noms originaires des noms irlandais. C'est ainsi que les têtes des deux branches de la maison de De Burgh, ou Bourke, échangeaient leurs noms contre ceux de McWilliam Uachtar et McWilliam Iochtar. Deux cousins de cette famille prirent les noms de McHubbard et de McDavid. De Birmingham de Athenry s'appela lui-même McYorris. Le Chevalier Blanc (White Knight), de la famille Geraldine, prit le nom de McGibbon ; tandis que le baron de Dunboyne, Fitzmaurice de Lixnaw, les Condon de Waterford et les Fitzurses de Louth prenaient respectivement les noms de McPheris, McMorice, McMajor et McMahan.

\* \*

Depuis Henri II, premier conquérant de l'Irlande, jusqu'à Henri VIII, l'Irlande a joui d'une paix relative qui ne fut guère troublée que par les guerres que se faisaient entre eux les princes irlandais. Il vint même un temps où les Anglais ne s'en occupèrent presque plus et qu'ils la laissèrent se gouverner elle-même.

Faisons remarquer ici que jusqu'à Edouard III, l'un des successeurs d'Henri II, l'Angleterre ne fut maîtresse que d'une certaine partie de l'Irlande et que ce n'est que par le mariage d'Edouard avec l'héritière des rois de l'Ulster, qu'elle obtint une autorité absolue sur toute l'île.

Ce fut seulement à l'élévation de la dynastie des Tudor que l'Angleterre fit de sérieux efforts pour reconquérir son autorité sur l'île sœur ; et ce ne fut que trente ans avant Henri VIII qu'elle put imposer ses volontés au parlement de Dublin (Parliament of the Pale). Cette autorité qu'elle avait gagnée après tant

(1) Le successeur du marquis de Lorne comme gouverneur-général du Canada.